



WILLA CATHER

la nièce de Flaubert

PRÉFACE D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



la nièce
de Flaubert

© The Willa Cather Literary Trust
© Les Éditions du Sonneur, 2012 pour la présente édition
ISBN : 978-2-916136-48-6
Dépôt légal : avril 2012
Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier
Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

WILLA CATHER

la nièce de Flaubert

Traduction de l'anglais et préface
d'Anne-Sylvie Homassel



PRÉFACE

LORSQU'EN 1930, WILLA CATHER s'installe pour quelques jours au Grand-Hôtel, à Aix-les-Bains, elle est déjà considérée par certains critiques comme un auteur du passé, un Henry James en jupons dont l'étoile pâlit devant celles d'Hemingway, de Steinbeck et de Faulkner.

Née en 1873 en Virginie, fille de riches fermiers, elle a passé ses premières années dans un Sud encore dévasté par la guerre de Sécession. L'année de ses dix ans, ses parents décident de partir dans le Nebraska, terre encore quasi vierge – du moins pour les pionniers et les émigrants. La jeune Willa y rencontre nombre de familles suédoises, bohémiennes ou allemandes, tout juste arrivées d'Eu-

rope – le matériau humain de nombre de ses futurs romans. Bientôt, les Cather quittent les rudes plaines et la ferme pour s'installer en ville, à Red Cloud. Adolescente douée, Willa s'inscrit à l'université de Lincoln, la capitale de l'État, et paie ses études en rédigeant critiques et recensions pour le Nebraska State Journal. Son diplôme de lettres obtenu, elle quitte le Nebraska pour Pittsburgh (Pennsylvanie), écrit pour le Pittsburgh Daily Leader, enseigne le latin et l'anglais, et vit pendant quelques années chez son amie et première muse, Isabelle McClung. C'est avec elle qu'elle visite pour la première fois l'Europe, en 1902. Cather publie en 1903 un recueil de poèmes, April Twilights, suivi en 1905 d'un recueil de nouvelles, The Troll Garden. Ce qui, sans doute, décide l'éditeur Sam McClure à lui proposer de contribuer à son magazine, McClure's, qui publie notamment Henry James, Joseph Conrad, W. B. Yeats ; elle en devient la directrice en 1909. Puis Cather s'installe à New York avec une autre amie d'université, Edith Lewis.

Autre rencontre décisive, l'écrivain Sarah Orne Jewett, grande figure littéraire de Boston, qui ne cesse de lui conseiller de trouver sa voix et de se libérer de l'influence, selon elle négative, de ses trop nombreux travaux journalistiques. Ce n'est qu'après le succès de ses deux premiers romans, Alexander's Bridge (paru en 1912) et Pionniers (O Pioneers!, 1913)¹, que Cather peut enfin songer à suivre le conseil de Jewett. Suivront Mon Ántonia (My Ántonia, 1918) et un autre recueil de nouvelles, Youth and the Bright Medusa (1920).

Un nouveau voyage en Europe l'emmène en 1920 sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale, source d'inspiration de L'Un des nôtres (One of Ours), roman qui lui vaudra le prix Pulitzer en 1923. Elle est la deuxième femme à l'obtenir, après Edith Wharton, qui l'avait reçu en 1920 pour Le Temps de l'innocence. « Le monde se

1. Nous donnons le titre français, suivi du titre anglais, lorsque l'œuvre a été traduite.

cassa en deux vers l'année 1922 », écrit Cather dans la préface à Not Under Forty (1936), dont La Nièce de Flaubert est extrait. Séquelles de la guerre mondiale, deuils personnels, approche de son propre demi-siècle... Cather, cependant, après cette irréparable fracture, continue d'écrire nombre d'œuvres qui allient modernité de la langue, sèche intimité du ton et expériences narratives portées par son seul désir. Une dame perdue (A Lost Lady, 1923), La Maison du professeur (The Professor's House, 1925), Mon ennemi mortel (My Mortal Enemy, 1926), La Mort et l'Archevêque (Death Comes for the Archbishop, 1927), Des ombres sur le rocher (Shadows on the Rock, 1931) lui apportent un lectorat nombreux – mais une réception critique parfois acide. Elle est, disent certains, un auteur du passé, qui ne veut ou ne peut affronter la crise économique et politique dont souffre le monde.

C'est cette singulière femme de lettres, traduite en français dès 1924 par Victor Llona (Mon Antonia

paraît cette année-là chez Payot), grande lectrice de Flaubert, de Maupassant, de Balzac, qui a la bonne fortune de rencontrer à l'été 1930 Caroline Franklin-Grout, née Hamard, veuve Commanville, nièce de ce même Flaubert – et sans nul doute, aux yeux de Cather que les destins individuels fascinent, admirable survivante de la grande cassure temporelle évoquée dans Not Under Forty. Caroline a pu écrire d'elle-même qu'elle était « née dans les larmes ». Fille de la sœur de Gustave Flaubert, morte en couches en 1846, la petite Caro est rapidement retirée à son père, devenu fou ; la grand-mère et l'oncle, écrivain et célibataire, l'élèvent à Croisset, dans la maison familiale, et ont la curieuse idée de la marier, dès ses dix-huit ans, à un affairiste qui manque bien de ruiner l'auteur de Salammbô. Caroline ne quittera jamais l'ombre de son oncle, dont elle éditera – en plus d'un sens – la correspondance, ce qui la fera détester d'un certain nombre de flaubertiens. Grâce à lui, elle croisera Maupassant, compagnon de jeux, Tourgueniev, George

Sand, Heredia et les chers amis de « mon oncle », Louis Bouilhet et Maxime Du Camp. Les représentants d'un « âge d'or » que Cather a fait presque sien dès l'adolescence, découvrant par le biais de l'essai d'Henry James French Poets and Novelists (1878) et par ses propres lectures, le plus souvent dans le français d'origine, des écrivains dont elle se sentira toujours particulièrement proche. « En toute chose artistique, les Français ont plus de patine et de sensibilité ; leurs traditions sont plus pures, plus anciennes ; ils ont une connaissance instinctive de l'art de vivre, un don qui manque encore aux Anglais et aux Américains », juge-t-elle notamment, selon les propos rapportés par la chercheuse américaine Stéphanie Durrans dans sa monographie consacrée à l'influence de la culture française sur Willa Cather². Une proximité, estime Durrans, qui tient de l'influence « en creux » : c'est

2. *The Influence of French Culture on Willa Cather*, The Edwin Mellen Press, 2007.

vitalisée par cet art de vivre que Cather peut se replonger, avec ses grands romans, dans le matériau de son enfance, la terre américaine, et ceux et celles, infiniment divers, qui l'habitent et la travaillent. On ne pourra cependant s'empêcher de distinguer, dans l'extrême précision de Cather, dans son art de l'ellipse, « un réalisme, dit une autre de ses exégètes, Helen Dennis³, qui ne s'ancre pas dans le matérialisme, mais dans un regard attentif et une restitution exacte [...] qui ne cèdent jamais à l'explication » – l'influence du modèle flaubertien. « [Flaubert], rappelle sobrement Caroline Grout dans ses mémoires⁴, jugeait qu'aucun livre n'est dangereux s'il est bien écrit ; cette opinion venait chez lui de l'union intime qu'il faisait du fond et de la forme. »

3. Voir son article « *Good Housekeepers: Flaubertian Fictions of Domesticity* », in *Willa Cather and European Cultural Influences*, The Edwin Mellen Press, 1996.

4. Publiés en 1999 sous le titre *Heures d'autrefois*, Publications de l'université de Rouen.

La Nièce de Flaubert, *histoire de cette brève rencontre, est du reste l'exemplaire reflet de ce flaubertisme de Cather. Mme Franklin-Groust meurt l'année suivante, en 1931. Cather, rentrée aux États-Unis, écrit encore deux romans, Lucy Gayheart (1935) et Sapphira and the Slave Girl (1940), et fournit avec Not Under Forty, ironique recueil d'essais sur la littérature, une réponse à ses détracteurs. Y figurent non seulement La Nièce de Flaubert, hommage détourné aux maîtres français de l'art de vivre et d'écrire, mais aussi The Novel démeublé, bref manifeste du modernisme cathérien. Son ultime roman, Hard Punishments, dont l'action se déroule à Avignon, à l'époque des papes français, reste inachevé : à la demande de Cather, son amie de toujours, Edith Lewis, détruira le manuscrit après la mort de l'écrivain, en 1947.*

ANNE-SYLVIE HOMASSEL

LA NIÈCE DE FLAUBERT

|

CELA SE PRODUISIT À AIX-LES-BAINS, l'une des villes les plus agréables du monde. Je séjournais au Grand-Hôtel d'Aix, lequel donne sur la petite place en pente qu'orne le buste en bronze de la reine Victoria, commémorant ses quelques visites en cette antique station thermale de Savoie. Le casino et l'opéra sont tout proches, de l'autre côté des jardins. L'hôtel a été conçu pour les voyageurs d'il y a quarante ans, qui aimaient les grandes chambres et les grandes salles de bains. Il est tranquille ; rien de chic, mais très confortable. J'ai entendu autrefois les anciens en parler, à Pitts-

burgh et à Philadelphie. Les hôtels plus récents, situés sur les collines pentues qui surplombent la ville, ont une clientèle plus à la mode : le bruit, le jazz et les danseurs.

Dans la salle à manger, je remarquai à plusieurs reprises, à une table qui n'était pas bien éloignée de la mienne, une dame âgée, une Française, qui le plus souvent déjeunait et dînait seule. Elle semblait bien vieille en effet, largement plus de quatre-vingts ans, et quelque peu invalide, mais ni flétrie ni voûtée. Elle n'était pas grosse, mais son corps souffrait de cet empâtement assez informe qui, pour je ne sais quelle raison odieuse, affecte souvent les gens lorsqu'ils atteignent le grand âge. Ce que l'on remarquait plus particulièrement était sa belle tête, si bien plantée sur ses épaules, au dessin si harmonieux, rappelant certains bustes de dames romaines. Son nez formait avec son front droit et bas l'angle idéal ; ses tempes avaient dans leurs lignes, ce qui est rare, quelque chose d'adorable.

La regardant entrer et sortir de la salle à manger, je vis qu'elle boitait légèrement, sans aucunement s'en soucier toutefois, marchant à petits pas rapides et avec une grande impatience, les épaules bien droites. Visiblement, elle n'avait pour les infirmités de la vieillesse qu'intolérance et mépris. Passant devant ma table, elle m'accordait souvent un regard pénétrant et un demi-sourire (ses yeux étaient brillants à l'extrême et clairs), comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose. Je restai impassible. Je suis une médiocre linguiste : il eût été absurde de débiter des banalités à cette dame. De cela, on pouvait se rendre compte au premier regard porté sur elle. Pour lui adresser la parole, il fallait être à son aise.

À plusieurs reprises, tôt le matin, il m'arriva de la voir quitter l'hôtel en voiture ; chaque fois, le chauffeur installait dans l'auto une chaise pliante, un chevalet, des toiles et des boîtes de couleur sanglées entre elles. Puis ils prenaient la direction des montagnes. Il lui fallait quelque vaillance, à

cette dame, pour aller peindre par ce temps étouffant – car cette fin d'août 1930 voyait s'achever l'un des étés les plus chauds qu'eût jamais connus Aix-les-Bains. Tous les soirs, après dîner, elle disparaissait dans l'ascenseur pour remonter dans sa suite. Souvent, elle réapparaissait plus tard, habillée pour l'opéra où elle se rendait en compagnie de sa femme de chambre.

Un soir qu'il n'y avait pas de spectacle, je la trouvai qui fumait une cigarette au salon, où je m'étais installée pour écrire quelques lettres. La nuit était chaude et toutes les fenêtres étaient ouvertes ; la voyant serrer son châle de dentelle sur sa poitrine, j'allai fermer l'une des croisées. Elle s'adressa alors à moi dans un anglais excellent :

– Je crois que ce courant d'air vient de la salle à manger. Si vous voulez bien demander au groom de fermer les portes, nous ne le sentirons plus.

Je trouvai le garçon, qui nous rendit ce service. Lorsque je revins au salon, la vieille dame me

remercia puis, désignant un fauteuil à son côté, me demanda si j'avais le temps de fumer une cigarette.

– Vous séjournez pour quelques jours ici, ai-je l'impression ? me demanda-t-elle tandis que je prenais place.

J'acquiesçai.

– Vous aimez donc l'endroit ? Vous faites une cure ? Y êtes-vous déjà venue ?

Non, je ne faisais pas de cure. J'étais déjà venue, en effet ; aimant la ville, j'y revenais donc.

– Aix-les-Bains a moins changé que bien d'autres endroits, je crois, remarqua-t-elle. Cela fait trente-cinq ans que je viens ici ; j'y ai des liens anciens. De surcroît, j'apprécie la musique qu'on y donne. J'habite dans le Sud, à Antibes. Fréquentez-vous le Grand-Cercle ? Avez-vous entendu *Tristan et Iseult*, hier soir ?

Je n'avais pas assisté au concert. Je n'aurais pu, lui dis-je, aller à l'opéra par une chaleur aussi accablante.